



Le grand livre de la
FORÊT

FORÊT
• NATURE



LA FORÊT WALLONNE EN PHYLACTÈRES

Luc Courtois

Laboratoire de recherches historiques,
Université catholique de Louvain

En fait, sur le plan des représentations, les références sylvestres de notre corpus wallon peuvent, *in abstracto*, s'ordonner dans un espace structuré par trois axes, géographique, historique et symbolique. L'axe géographique, tout d'abord, nous permet d'identifier les espaces forestiers actuels grâce à leurs caractéristiques topographiques ou hydrographiques, à la typologie et à la morphologie de leur habitat, etc. À de rares exceptions près, cependant, nous nous contenterons ici d'illustrer par l'un ou l'autre exemple parlant, c'est la grande forêt d'Ardenne et ses abords immédiats (Famenne et Condroz, au Nord ; Gaume au Sud) qui domine ici. Si cet espace se lit à travers ses caractéristique paysagères, il est également identifié par ce que l'on pourrait appeler des marqueurs « touristiques », qui correspondent aux représentations collectives contemporaines de certains haut lieux liés précisément à la forêt. L'axe du temps, ensuite, qui nous conduit de l'antiquité, où la forêt, primaire et sauvage est encore partout, à la forêt d'aujourd'hui, entretenue et domestiquée, et que nos contemporains perçoivent spontanément comme « naturelle ». L'axe de l'imaginaire, enfin, qui nous fait évoluer de l'observation quasi photographique des paysages à leur sublimation onirique.

Il faudrait en rigueur, pour explorer systématiquement ce foisonnement d'images, l'analyser en trois parcours distincts, mais qui se croiseraient et se recroiseraient inéluctablement au prix de nombreuses redites. Ce triple parcours n'étant pas praticable ici faute de place, nous nous contenterons – sauf exceptions éclairantes ouvrant aux dimensions historiques et fantastiques – d'une approche spatiale.



PETITE TYPOLOGIE DES « BELLES IMAGES » DE LA FORÊT DANS LA BD WALLONNE

Comment la forêt est-elle représentée dans la bande dessinée francophone belge ? Schématiquement, disons que les créateurs peuvent se répartir en trois groupes. Il est des auteurs qui y situent, le temps d'une aventure ou intégralement, l'action de leur récit, mais en des contrées exotiques ou étrangères. On peut citer ici, à titre d'exemple, la série Les Schtroumpfs, de Peyo, qui évolue dans une forêt « imaginaire » (première apparition dans La Flûte à six schtroumpfs [Johan et Pirlouit, t. 16], ou la série Thorgal, de Grzegorz Rosinski et Jean Van Hamme, dont toute l'action se déploie dans la grande forêt nordique sur fond de mythologies scandinaves (Rosinski et Van Hamme, La magicienne trahie [Thorgal, t. 1]).

Il en est d'autres, à l'opposé, qui réalisent, le temps d'une case ou d'un album, une escapade dans l'un ou l'autre bois bien connu des lecteurs wallons. On peut citer ici, à titre purement exemplatif, l'album Rose d'Élisabethville, dont les aventures bruxelloise aux temps de la décolonisation nous emmène, rien qu'une planche, dans la forêt de Soignes, le



prototype de la hêtraie cathédrale (Séraphine et Th. Barboni, Rose d'Élisabethville [Aire Libre]), ou l'album du héros Broussaille (ça ne s'invente pas...), quittant lui aussi la capitale pour quelques jours de vacances dans un village sans conteste wallon, Dampreval, qui n'est autre que Chardeneux, en Condroz namurois...

Il est enfin de véritables auteurs « régionalistes », dont les récits autant que les décors sont profondément imprégnés de la « Mémoire des arbres », pour reprendre le titre d'une série bien connue de Jean-Claude Servais (c'est sous ce titre générique qu'ont paru, dans la collection « Repérages » des éditions Dupuis, sept récits indépendants de 1994 à 2004), chantre de la Gaume et de l'Ardenne voisine, et dont les innombrables héros évoluent dans un cadre commun, la forêt, profonde et mystérieuse, avec ses campagnes et ses villages typiques nimbés de mystères. On peut évoquer également René Hausman, longtemps (de 1959 à 1973), le dessinateur « nature » attiré du journal Spirou, illustrateur hors pair de la flore et la faune sauvages européennes, notamment celles de son Ardenne natale qu'il aimait tant. On pense ici au Grand

■ L'Ardenne de Comès : du côté de Sourbrodt

■ Vieux massif montagneux, l'Ardenne offre des paysages fortement érodés et tout en rondes-bosses sur les plateaux. Tandis que les sapins signalent les crêtes, quelques feuillus décharnés – sans doute des essences utiles (tilleuls, châtaigniers, fruitiers, etc.) parsèment les abords du bâti.

Comès, *Silence (Les romans [À Suivre])*, Casterman, 1983, p. 92, vignette 8.

■ La Gaume : villages-rues, toits à croupettes et usoirs...

On reconnaît bien ici la physionomie caractéristique de la Lorraine belge, avec ses vallonnements moyens, ouverts malgré les couvertures boisées qui barrent partout l'horizon.

J.-C. Servais, *Tendre Violette*, Casterman, 1982, p. 46, vignette 2.

fabulaire du Petit Peuple ou au Grand bestiaire (publié dans Spirou dans les années 1980 et réédités récemment chez Luzabelle). Sans oublier enfin Didier Comès, qui, très vite, à partir du chef-d'œuvre qui l'a révélé au grand public, Silence (Les romans [À Suivre]), déploiera son univers fantastique dans les décors de la Haute Ardenne des cantons de l'Est qui l'ont vu naître.

LA FORÊT D'ARDENNE : DE LA GÉOGRAPHIE HUMAINE...

Souvent signifiée par ses épicéas – un stéréotype récent – et les « rondes bosses » de ses plateaux, l'Ardenne se dit aussi par la morphologie de ses petits villages en pierre groupés au cœur d'une couronne d'herbages ceinturés de crêtes boisées, le paysage typique des Fagnes, les grottes et les vallées profondes, toutes données paysagères « objectives » qui l'identifient sans ambiguïté, mais qui débouchent aussi, on va le voir, sur une vision plus « touristique » de la forêt.

En terme de paysages, celui qui synthétise sans doute le mieux la « vision classique » de l'Ardenne est Didier Comès, dont le dessin en noir et blanc donne aux reliefs ardennais des allures expressionnistes qui en accentuent leur dimension austère et rude : rondeurs des plateaux raclés par le vent, sommets résineux et herbages villageois, masures massives de grès ou de schiste dont l'épaisseur protègent des rigueurs de l'hiver... Cette physionomie de l'habitat, omniprésente chez les auteurs régionalistes, apparaît aussi çà et là dans une série de récits, parfois avec un réel souci du détail. Ainsi, on peut citer Cadot et Bom (Le cheval des étoiles [Yvain et Yvon, t. 3]), qui sur fond de geste d'un cheval Bayard errant dans la grande forêt d'Ardenne depuis les colères de Charlemagne, nous font découvrir les beautés du domaine de chasse préféré de l'empereur à travers les pérégrinations des deux héros – Yvain et Yvon – et de leur fidèle compagnon – Ysengrin, un loup aux yeux rouges venu d'ailleurs. Cette terre, hérissée de châteaux en ruines (Bouillon, Herbeumont, Laroche-en-Ardenne, Logne, etc.), attire aujourd'hui les touristes signifiés ici par un camping (Ibid., p. 4 : petit présentation de la forêt d'Ardenne en une page).

On y retrouve la même structure d'habitat que chez Comès, la précision réaliste en plus : Mêmes courbures à l'horizon, mêmes bâtisses ici groupées autour de l'église, mêmes cercles concentriques de prairies et de bois. Mais davantage de feuillus – dont des chênes manifestement – ce qui rend justice à la vérité géographique (à peu près moitié résineux - moitié feuillus). Et une plus juste restitution du bâti : à côté des petites fermes présentant un volume tricellulaire en façade (habitat, étable, grange), comme en Lorraine, on y découvre la grosse ferme monobloc caractéristique de l'Ardenne centrale : large maison trapue à base carrée présentant trois ou quatre pièces en pignon et une couverture de schiste à pente

douce. Toujours dans le même registre, on peut citer Le bois des paiens, qui s'inspire en réalité du village de Carlsbourg. Outre la disposition habituelle des maisons de ces villages ardennais authentiques, on y découvre la tanière d'un « vieux solitaire », avec ses jambons fumés qui pendent au plafond, sa stûve à bois (cuisinière), son ramon de brindilles (balai) et une foule de menus objets dignes d'un musée ethnographique (B. Goosse, Le bois des paiens).

Autre donnée paysagère de l'Ardenne sylvestre bien illustrée, à côté des grottes creusées depuis des millénaires par la percolation des eaux dans les zones calcaires (Han, Rochefort, Hoton, etc.) (par exemple dans Mittéi et M. Vasseur, La grotte aux esprits [Les 3A, t. 7]), ce sont les vallées qui entaillent profondément le plateau, à l'image des célèbres Fonds de Quareux de l'Ardenne liégeoise (G. Counhaye, Gorr, le loup et autres récits fantastiques). Mais si de nombreux auteurs en présentent des images convaincantes, signalons néanmoins Servais – encore lui ! – qui dans Les seins de café a situé toute son aventure dans la basse Semois, dans cette partie pittoresque du cours d'eau qui fournit des points de vue panoramiques d'une beauté extraordinaire, là où les rochers se battent avec les arbres dans leur course vers le ciel (Les seins de café. Édition intégrale).



Le site de Mellier-Haut : une image de la sidérurgie au charbon de bois

On découvre ici le site exceptionnel de Mellier-Haut un des très rares ensembles complets de forges, conservé dans son état de la fin du 18^e siècle, avec à l'arrière-plan, sa halle à charbon de bois, à gauche, l'atelier, et à droite... un four à chaux, qui, lors de la construction de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Arlon au 19^e siècle, a remplacé l'antique haut fourneau.

É. Schröder, Loups, Arboris, 1995, p. 30, vignette 4.

Il est difficile de préciser la localisation de chaque vue, mais on pense à des sites comme le Rocher du Hat, dans le bois éponyme, qui fut sans doute la réserve de chasse des comtes du lieu (mais c'est à Chiny, en Gaume encore...), le défilé de la Roche du Chat, qui offre une vue dégagée sur la Semois et la forêt d'Herbeumont, le point de vue du Rocher du Pendu, à Corbion, etc. On y découvre au passage la culture traditionnelle du tabac, avec ses séchoirs en bois ajourés, une petite scierie aux allures de ferme ardennaise de la même époque et, last but not least, les « baraques », petits magasins frontaliers qui alimentaient autrefois la contrebande entre Bouillon et Sedan (véritable glacis forestier militaire entre France et Belgique).

Et dans ce registre des métiers « forestiers », il faudrait évoquer longuement la sidérurgie rurale au charbon de bois d'autrefois, absolument indissociable de la forêt d'Ardennes, et qui a fait la prospérité du Luxembourg d'Ancien Régime (bassins de Durbuy et Habay). Si dans la série Chevalier Ardent de Craenhals, on est bien dans le passé médiéval comme tel (L'ogre de Worm [Chevalier Ardent, t. 9]), chez Jean-Claude Servais et Étienne Schröder, c'est au travers du patrimoine industriel actuel que cette antique industrie est évoquée. Chez Servais, on trouve ainsi dans la reproduction fidèle d'une maison de maître de forges située à Mautauban (La hache et le fusil (La mémoire des arbres), t. 1), tandis que chez Étienne Schröder, c'est le site exceptionnel des forges de Mellier-Haut (L'Église), l'un des très rares ensembles complets de forges du 17^e siècle (vers 1620), qui sert de décor à un épisode du récit (Loups, Arboris, 1995, p. 25-32).

LA FORÊT D'ARDENNE : ... AU TOURISME, ARISTOCRATIQUE D'ABORD, DE MASSE ENSUITE

Certains récits n'hésitent pas à s'emparer de lieux profondément évocateurs de la forêt ancestrale, celle qui fut également dès le 18^e siècle à l'origine du tourisme, aristocratique d'abord, de plus en plus démocratique ensuite, à partir du 20^e siècle. Si ces lieux – dont la forêt est une donnée constitutive essentielle – ont eu l'honneur de servir de décors à nos héros de papier, c'est que leur « étrangeté » pour l'homme moderne fascine depuis longtemps : des hordes de marcheurs y ont trouvé, depuis plusieurs siècles, un contact renouvelé avec la « nature », ainsi que le calme des grands espaces qui apaisent l'âme et dont la flore et la faune sauvages émerveillent sans cesse. C'est cette familiarité partagée de l'expérience « touristique » entre les créateurs et leurs lecteurs qui explique précisément la puissance évocatrice de ces lieux, comme l'illustre la figuration du paysage typique des fagnes.

Dans une de ses aventures ardennaises, Craenhals en fait le décor du château de l'ogre de Worms, l'encombrant voisin médiéval de Chevalier Ardent : le caractère sauvage du plateau contribue ici à la vérité du récit, qui nous vaut par ailleurs un beau « photoreportage » sur l'extraction de la tourbe, utilisée à l'époque comme combustible (L'ogre de Worm [Chevalier Ardent, t. 9]). Avec Les Grandprez qui narrent l'invasion et l'occupation de Stavelot, un des lieux de passage de l'armée du Reich entre la Prusse rhénane et la Belgique, l'auteur focalise quelques coups de projecteur sur



les fagnes toutes proches, les fermes herbagères du cru, les sombres sapinières d'épicéas, la ligne de chemin de fer de l'Amblève, et aussi quelques beaux exemples de bâtiments à pans de bois, typiques de la Haute Ardenne (M. Jamar, *Les Grandprez*, dans [Collectif], *Il était une fois 1914*). Dans *Le Loup des Ardennes*, les créateurs de la série Victor Sackville

feront enquêter leur héros éponyme, un espion de Georges V au temps de la Grande Guerre, dans la région de Spa. Compromis et poursuivi par le colonel Wolfrath, notre héros parviendra à s'échapper grâce à un aristocrate local qui connaît parfaitement le dédale des tourbières des Fagnes toutes proches (Rivière, Carin et Borile, *Le loup des Ardennes* [Victor Sackville, *l'espion de Georges V*, t. 4]).

■ Page précédente - Les Fagnes : un détail signifiant de l'Ardenne

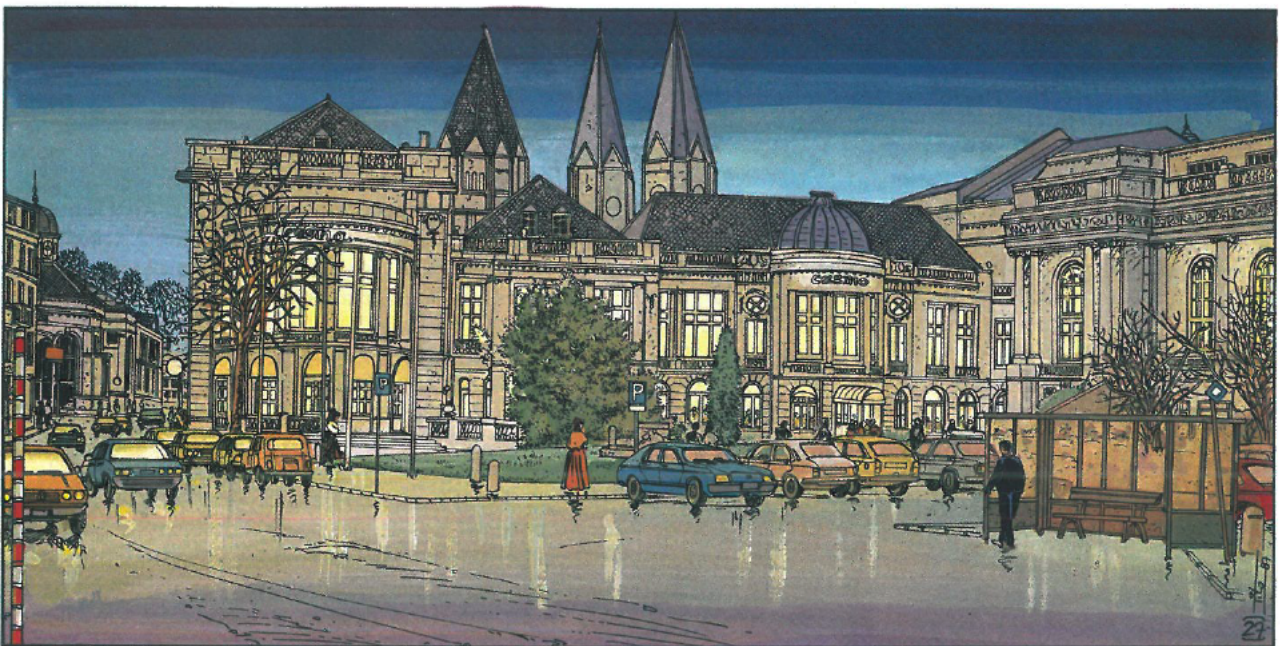
L'avant-pays fagnard est couvert d'une forêt continue, l'Hertogenwald, qui s'échelonne de 300 mètres près d'Eupen jusqu'à 500 mètres aux abords du plateau. La forêt s'ouvre alors sur un vaste paysage dégagé couvert de tourbières remontant à la dernière glaciation (7500 ans) et de landes à molinies, où surgissent comme des fantômes des buissons isolés et des sapins clairsemés (Rivière, Carin et Borile, *Le loup des Ardennes* (Victor Sackville, *l'espion de Georges V*, t. 4), Éditions Le Lombard, 1989, p. 45, v. 1.

■ Spa, la « Perle des Ardennes »

Dans ce tableau d'une précision photographique, Tito nous dresse en une case un portrait de la ville, certes réducteur, mais combien évocateur de ce qui a fait son histoire : l'eau, les jeux et les bains. On y reconnaît le Pouhon Pierre-le-grand, le Théâtre de Spa et le Casino, les clochers de l'église Notre-Dame et Saint-Remacle, et les Bains de Spa.

Tito et Bucquoy, *Hôtel des Thermes* (Jaunes, t. VI), Glénat, 1988, p. 29, vignette 7.

En fait, cette mise en scène des Fagnes récupère ici toute la charge de mystère et de crainte qui émanait autrefois de ces paysages enneigés ou brumeux, quand les tourbières autant que les tempêtes de neiges ou les loups, engloutissaient les imprudents égarés. Mais si la Croix Piqueray, par exemple, ou la Croix des Fiancés, gardent effectivement la mémoire de ce berger retrouvé noyé à Solwaster en 1882, ou de François Reiff et Marie Solheid, deux fiancés surpris près de la Baraque Michel par la tempête de neige du 22 janvier 1871, le loup n'était plus de la partie en 1918. Il n'y a plus de *Canis lupus* dans les landes fagnardes depuis 1871, lorsque le dernier spécimen connu fut abattu par un aubergiste de Bevercé ! Ce petit anachronisme contribue cependant ici à la « vérité » de l'histoire. C'est d'ailleurs l'atmosphère mystérieuse de ces landes (dont le biotope exceptionnel renforce encore la dimension « exotique »), qui a inspiré le récit fantastique de Jean-Louis Humblet, *Le rôdeur de l'au-delà*, qui se déroule entièrement aux abords d'une tourbière fagnarde désaffectée plantée d'une croix d'occis (*Le rôdeur de l'au-delà*, dans *Les tourbières de la peur* [Histoires et Légendes, t. 3]). Quand au Silence de Comès, on ne s'étonne pas que les errances de son esprit l'aient rendu familier de la solitude venteuse des hauts plateaux.



Avec la figuration des Hautes Fagnes, c'est manifestement l'Ardenne de la « villégiature », une réalité ancienne comme on va le voir avec Spa, qui s'insinue dans nos cases ardennaises. Déjà dans la figuration synthétique de l'Ardenne en une page présentée dans les aventures d'Yvain et Yvon, on en devine sa présence moderne à la vue d'un camping de fond de vallée. Mais la réalité est plus ancienne : dès la seconde moitié du 19^e siècle, le chemin de fer, qui suit généralement les cours d'eau, permet à la bourgeoisie de fréquenter les hôtels pittoresques qui s'y installent, comme dans la vallée de l'Aisne, par exemple. C'est particulièrement vrai lorsque la rivière est dominée par un château féodal, comme à Bouillon, dont les ruines font rêver aux exploits guerriers des temps jadis. Et c'est sans doute à nouveau cette dimension romantique, à la fois mystérieuse et fantastique, émanant des « vieilles pierres », qui explique le succès iconographique de certains sites. Un exemple est celui des ruines d'Orval qui, depuis la restauration de l'abbaye dans les années 1920, drainent un grand nombre de curieux d'un jour.

Qui ne connaît « Spa », la « Perle des Ardennes », sise au pied des Fagnes, sinon comme nom de lieu, du moins comme substantif, usité d'abord en anglais pour désigner diverses pratiques dérivées des bains ? Connue dès le 17^e siècle grâce à l'ouvrage célèbre de Gilbert Fuchs, alias Lymborh, médecin du prince-évêque de Liège. Des fontaines acides de la forêt d'Ardenne et principalement de celles qui se trouvent à Spa [Anvers, 1559], Spa est devenue synonyme de thermalisme. C'est donc bien en lien avec la grande forêt que la cité où s'encanaille Barry Lyndon, dans le film de Stanley Kubrick, a commencé à attirer les « bobelins » de tout le continent, surtout au 18^e siècle précisément. Il n'est donc pas étonnant que les « Délices » de Spa aient inspiré un certain nombre de récits. Des enquêtes de l'étrange inspecteur de police Jaune (Tito et Bucquoy, Hôtel des Thermes (Jaunes, t. 4)) aux pérégrinations spadoises déjà citées de Victor Sackville, cela nous vaut de très belles cartes postales des hauts lieux de la cité thermale (le Casino, premier, la maison de cure des Heures Claires, le Pouhon Pierre-le-Grand, le Parc des Sept Heures, etc.) et de ses environs arborés (la villa Neubois, dans la forêt de Nivezé, une belle ferme ardennaise typique et le plateau des Hautes Fagnes, déjà évoqué. Et on notera que la vocation touristique de la ville s'est poursuivie au 19^e et 20^e siècle avec des développements « mondains » qui finiront par se démocratiser : les sports, avec les diverses activités hippiques, la chasse, le tir aux pigeons, le tennis et bientôt les courses automobiles et cyclistes, puis les sports aériens (Spa-Malchamps). Mentionnons ici – bande dessinée oblige – l'automobile, avec le célèbre circuit de Spa-Francorchamps, mainte fois mis à l'honneur par Jean Graton, dans sa série Michel Vaillant (voir A. van den Abeele et J. Graton, Dossier Michel Vaillant. Spa-Francorchamp, s.l.) et le cyclisme, avec la célèbre « Liège-Bastogne-Liège », une véritable course ardennaise passant par la ville d'eau, et la Flèche wallonne, dont la première édition en 1936, traversait Spa également

(voir par exemple F. Remy et C. Gilsoul, 1936-1996. La flèche wallonne. 60 ans d'exploits).

À côté du tourisme des « élites », l'Ardenne a donc également attiré ensuite un public plus modeste, bourgeois d'abord, puis de plus en plus populaire, notamment à partir des congés payés qui s'imposent dans les années 1930. Dans Les temps nouveaux, Éric Warnauts et Guy Raives se sont attachés à une large fresque de l'histoire de Belgique de l'Entre-deux-guerres à la Libération, mais vécue à partir d'un village fictif, La Goffe, qui n'est autre que Fanzel (commune d'Érezée), dans la vallée de l'Aisne, autour de l'Hôtel des Roches, un de ces hôtels, précisément, qui s'est développé au 19-20^e siècles grâce au chemin de fer (ici, la ligne de l'Ourthe, qui s'arrête à Barvaux et dont on perçoit bien l'atmosphère « touristique » (Warnauts-Raives, Les temps nouveaux, 2 vol.). Cela nous donne d'innombrables vues de villages caractéristique de cette zone – dont Roche-à-Fresne, et ses célèbres rochers – et surtout de ses forêts environnantes à travers les saisons qui les transfigurent régulièrement. Au-delà du classicisme de la représentation, on relèvera néanmoins quelques vues plus précises sur les trésors de nos bois : ses papillons de nuit, *Philudoria potatoria*, communs dans toute l'Europe, ses prairies humides de fonds de vallée ou encore quelques vues des plaisirs sylvestres anciens (le braconnage du lapin de garenne, la pêche, la cueillette des champignons, etc.). À Temps nouveaux succéderont Après-Guerre (2 vol.) et Les Jours heureux (2 vol.), qui évoquent notamment la Bataille des Ardennes de l'hiver 1944-1945, tout un pan d'histoire militaire lié au caractère « impénétrable » de l'Ardenne. Déjà évoqué pour la Première Guerre (voir supra, Le Loup des Ardennes et Les Grandprez), il y aurait beaucoup à dire à propos de la seconde, de La Patrouille des Castors (Mitacq et Wasterlain, Le calvaire du mort pendu [t. 28] à Jenny (G. Van Linthout, Didgé et Stibane), en passant par Dix de der (Comès, Casterman, 2006) et Airborne 44 (Jarbinet, Cycle 1, 2 vol.)...

Comme on l'a dit, il n'y a pas que dans les fonds de vallée que le tourisme s'est développé en Ardenne avec la multiplication des campings : depuis longtemps, les petits bourgs de vallée, avec leur château féodal en ruine, leurs vieilles maisons de pierres et... leurs hôtels ont été le rendez-vous des chasseurs et autres amateurs de nature venus de la « civilisation », tous également friands de gastronomie locale (voir par exemple Gos, L'héritier de l'Inca [Le Scrameustache, t. 1]). Dans le genre, on peut signaler la ville de Bouillon, à laquelle la geste de Godefroid, parti conquérir Jérusalem en 1096, donne une aura particulière dans la bande dessinée. On peut citer : la version de Sirius, en 1950 (chez Dupuis), davantage préoccupée de notre grande « gloire nationale belge » que de la forêt d'Ardenne ; celle du français Yves Chaland, en 1981, mieux documentée (Y. Chaland, Le testament de Godefroid de Bouillon [Une aventure de Freddy Lombard, t. 3]); celle de Claude Rappe et Thierry Cayman, en 1995, qui ont consacré une série à notre héros médiéval, dont on peut voir le château

sous la neige (Le 7^e éclair [Godefroy de Bouillon, t. 1]) ; celle de Benoît Roels, en 2001, dont l'héroïne anglaise en vient à enquêter dans la région de Bouillon, sur la piste de Verlaine, qui s'était réfugié en 1885 à la Ferme des couleuvres de Corbion (Le sourire du loup [Bleu Léopard, t. 4]) ; et celle de Jean-Claude Servais, enfin, Godefroid de Bouillon ou, par la magie du scénario, le lecteur voyage dans l'espace et dans le temps revisité du héros des croisades de notre enfance (Godefroid de Bouillon [Grand Public], 2 vol.).

Restons dans les ruines et terminons cette trop courte évocation avec la représentation d'un site enchanteur : les ruines de l'abbaye d'Orval, dans la forêt de Florenville, aux confins de l'Ardenne et de la Gaume, qui nous semble devenue une véritable icône de la « grande forêt ». Pour une abbaye cistercienne, en effet, le lien, au Moyen-Âge, entre communauté monastique et forêt, est évident. Cette dernière est par excellence un lieu de solitude, coupé du monde, indispensable à la contemplation. Récemment, Jean-Claude Servais lui a

consacré deux récits « historiques » complets, qui permettent de revisiter toute l'histoire des lieux (Orval, 2 vol.). Depuis sa restauration commencée en 1926 (l'abbaye avait été détruite en 1793), Orval est devenu un haut lieu du tourisme populaire : sans doute que la vie austère des moines (non moins que leur bière et leur fromage...) y est pour quelque chose, mais il paraît clair que les ruines perdues au milieu des bois, transfigurées par les images romantiques des temps jadis, ne sont pas étrangères à la fascination du site. Cette fascination, en toute hypothèse, explique la fréquence d'une figuration graphique typée de l'abbaye dans la bande dessinée, assez universellement identifiée par la rosace du transept nord des ruines (outre Servais, citons : Mitacq, *Le mystère Grosbois...*, Dupuis, 1955, p. 35 ; Walli et Bom, *Le testament d'anthracite* [Chlorophylle, t. 13] ; Georges V. et Y. Leclercq, *Clara* [Falkenberg, t. 1]). ■

■ Orval une « icône » de la grande forêt wallonne

À la tête d'un vaste domaine agricole et forestier, les moines cisterciens s'illustrèrent notamment dans la production de fer, grâce au bois, au minerai et à la force hydraulique présents sur place. Dans l'imaginaire collectif wallon, comme en témoigne la bande dessinée, ces ruines résument à elles seules la « grande forêt » d'Ardenne et tout ce que l'on y rattache : la nature, les loups, etc., mais aussi les traditions, religieuses aussi bien que profanes. Georges V. et Y. Leclercq, *Clara* (Falkenberg, t. 1), Éditions Le Lombard, 1997, p. 15, vignette 1.

